

N. 184

APOSTOLAT POSITIVISTE DU BRÉSIL

---

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base ;  
Le Progrès pour but.

*Vivre pour autrui.*

*Vivre au grand jour.*

---

# Les Relations de la Famille Marie

AVEC

## AUGUSTE COMTE

---

NOTE A LA BROCHURE

LE POSITIVISME ET LA PÉDANTOCRATIE ALGÉBRIQUE

PAR

R. TEIXEIRA MENDES

Pour faire triompher la Religion de  
l'Humanité, il ne nous faut que de  
l'amour, encore de l'amour, toujours  
de l'amour.

DISTRIBUTION GRATUITE

RIO DE JANEIRO

AU SIÈGE CENTRAL DE L'ÉGLISE POSITIVISTE DU BRÉSIL.

Temple de l'Humanité

30, rue Benjamin Constant, 30

Août 1898

ANNÉE CX DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET X DE LA RÉPUBLIQUE BRÉSILIENNE

LES RELATIONS DE LA FAMILLE MARIE

AVEC

AUGUSTE COMTE

N. 184

APOSTOLAT POSITIVISTE DU BRÉSIL

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base ;  
Le Progrès pour but.

*Vivre pour autrui.*

*Vivre au grand jour.*

# Les Relations de la Famille Marie

AVEC

AUGUSTE COMTE

NOTE A LA BROCHURE

LE POSITIVISME ET LA PÉDANTOCRATIE ALGÉBRIQUE

PAR

R. TEIXEIRA MENDES

Pour faire triompher la Religion de  
l'Humanité, il ne nous faut que de  
l'amour, encore de l'amour, toujours  
de l'amour.

DISTRIBUTION GRATUITE

RIO DE JANEIRO

AU SIÈGE CENTRAL DE L'ÉGLISE POSITIVISTE DU BRÉSIL

Temple de l'Humanité

30, rue Benjamin Constant, 30

Août 1898

ANNÉE CX DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET X DE LA RÉPUBLIQUE BRÉSILIENNE

N. 184

APOSTOLAT POSITIVISTE DU BRÉSIL

---

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base ;  
Le Progrès pour but.

*Vivre pour autrui.*

*Vivre au grand jour.*

# Les Relations de la Famille Marie

AVEC

## AUGUSTE COMTE

---

NOTE A LA BROCHURE

LE POSITIVISME ET LA PÉDANTOCRATIE ALGÉBRIQUE

PAR

R. TEIXEIRA MENDES

Pour faire triompher la Religion de  
l'Humanité, il ne nous faut que de  
l'amour, encore de l'amour, toujours  
de l'amour.

---

DISTRIBUTION GRATUITE

---

RIO DE JANEIRO  
AU SIÈGE CENTRAL DE L'ÉGLISE POSITIVISTE DU BRÉSIL  
Temple de l'Humanité

30, rue Benjamin Constant, 30

Août 1898

ANNÉE CX DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET X DE LA RÉPUBLIQUE BRÉSILIENNE

APOSTOLAT POSITIVISTE DU BRÉSIL

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base ;  
Le Progrès pour but.

Vivre pour autrui.

Vivre au grand jour.

LES RELATIONS DE LA FAMILLE MARIE

AVEC

AUGUSTE COMTE

NOTE A LA BROCHURE

LE POSITIVISME ET LA PÉDANTOCRATIE ALGÈBRIQUE

Pour faire triompher la Religion de l'Humanité, il ne nous faut que de l'amour, encore de l'amour, toujours de l'amour.

Dans ma brochure sur le *Positivisme et la pédantocratie algébrique*, j'ai tâché d'expliquer la rupture survenue, après la mort de Clotilde de Vaux, entre la Famille Marie et notre Maître, en me servant des renseignements que je possédais alors. Et, en terminant cette délicate appréciation, j'avais ajouté :

« Nous persistons donc dans la ferme espérance que les descendants de M. Marie, éclairés enfin par les événements, sauront bientôt renouer, à l'égard de la mémoire de notre Maître, les saintes affections qui ont jadis lié leurs ancêtres au Fondateur de la Religion de l'Humanité. »

La crainte de paraître indiscret, par une vulgarisation prématurée, m'avait seule empêché de publier, en ce moment, les marques de bonté dont Mme. V<sup>e</sup> Maximilien Marie m'avait honoré, il y avait un an environ. Ces premiers indices de sa bienveillance générale constituaient pourtant le fondement de ma confiance dans un prochain avenir meilleur. Or, le voyage que le dévoue-

ment de mes confrères m'a permis d'entreprendre pour recueillir des documents sur la vie de notre Fondateur et de son immaculée Inspiratrice, m'a procuré l'occasion de présenter personnellement ces vœux à la Famille Marie, par l'entremise de Mme. V<sup>e</sup> Maximilien Marie et de son digne petit-fils, M. Charles de Rouvre. J'ai obtenu ainsi, en même temps, sur la rupture de la Famille Marie avec notre Maître, des éclaircissements que je devais m'empresser de porter à la connaissance du Public. Car cette communication revient à l'honneur des parents de notre Mère Spirituelle, tout en rehaussant davantage l'incomparable noblesse de la conduite de notre Père Suprême.

Mais des circonstances imprévues m'ont imposé plusieurs ajournements à l'accomplissement de ce doux devoir, ne me permettant qu'aujourd'hui la publication de ce résumé des touchantes entrevues que Mme. V<sup>e</sup> Maximilien Marie et M. Charles de Rouvre ont bien voulu m'accorder.

Dès mon arrivée à Paris, je me suis empressé d'adresser une lettre à Mme. V<sup>e</sup> Maximilien Marie, lui faisant part de ma sainte mission et lui priant de vouloir bien m'accorder une entrevue. Je lui y demandais aussi la permission de lui faire hommage d'un exemplaire de ma brochure sur le *Positivisme et la pédanocratie algébrique*. Je me suis adressé également à M. Charles de Rouvre en lui manifestant le désir de le voir et en lui offrant un autre exemplaire de la même brochure.

Quelques jours après, j'avais l'honneur d'être reçu par Mme. V<sup>e</sup> Maximilien Marie et par M. Charles de Rouvre. C'est alors que j'ai connu les douloureuses circonstances qui ont amené la rupture entre la Famille Marie et notre Maître. Se rapportant à ma brochure, Mme. V<sup>e</sup> Maximilien Marie m'a dit que cet événement était arrivé, non à cause d'une blessure de l'amour propre scientifique de M. Marie, mais par suite de l'attitude de notre Maître pendant la dernière maladie de Clotilde. Que la Famille Marie croyait que Clotilde était morte parla faute du docteur Pinel-Grandchamp, recommandé par notre Maître à la place du docteur Cherest qui jouis-

sait de la confiance de la Famille Marie, et que Clotilde appréciait aussi. Que, en outre, pendant les derniers jours de la maladie de celle-ci, Auguste Comte avait voulu s'imposer à la famille, en empêchant même que la Mère de Clotilde soignât sa fille.

À ce propos, Mme. V<sup>e</sup> Maximilien Marie me fit le récit des deux épisodes suivants :

Dans un moment anxieux, on venait d'appeler le médecin qui habitait la maison et en était le propriétaire. Il voulait faire un certain traitement et se vit tellement empêché par l'attitude de notre Maître qu'il laissa échapper ces mots : *Où M. Comte a ici des droits incontestables ou bien, il est fou !* Mme. Marie, la vénérable Mère de Clotilde, intervint pour déclarer que notre Maître n'y avait aucune autorité et pour assurer au médecin la liberté de procéder comme il l'entendrait. \*

Une autre fois, Mme. Marie voulut entrer avec sa belle-fille dans la chambre de Clotilde. Notre Maître vint à la rencontre de Mme. Marie et lui dit : *On ne peut pas admettre que les femmes de service, Madame.* — À quoi Mme. Marie répondit : *Si c'est ainsi, je regrette bien de ne pas être une femme de service pour pouvoir soigner ma fille.* — Mme. V<sup>e</sup> Maximilien Marie m'a dit qu'il lui semblait voir encore Clotilde lever ses bras amaigris dans un geste qui peignait bien son angoisse et d'une voix faible s'adresser à sa mère : —

\* Jamais une position morale ne fut aussi grave que celle où se trouva notre Maître à l'égard de la Famille Marie. Aucune femme au monde ne fut aimée comme Clotilde l'a été par lui ; personne n'était en état de mieux amour plus dévoué et plus désintéressé ; personne n'était en état de mieux apprécier l'incomparable grandeur d'une existence où l'Humanité avait résumé les suprêmes résultats de sa magistreuse évolution. Qui, si ce n'est lui, avait dévoilé, à travers l'exquise modestie de notre Mère Spirituelle, une prééminence sans pareille, vouée à une destinée sans exemple ? Personne aussi ne possédait plus de lumières pour apprécier les soins que Clotilde exigeait pour être sauvée d'une mort imminente, autant que cette fatale issue était à la portée de la sagesse humaine. Notre Maître avait donc le devoir de veiller sur le sort de son immaculée Inspiratrice, quelles qu'en fussent, envers lui-même, les conséquences de son dévouement. Qu'on accepte tous ces points, aujourd'hui incontestables, mais jadis méconnus, et l'on verra aussitôt que ce n'était pas aux saintes règles construites par la morale occidentale pour les cas normaux qu'il fallait prendre conseil à ce terrible moment.

Mais aussi quel ensemble de conditions n'était-il pas indispensable pour ne pas se méprendre sur une conduite si au dessus des mœurs contemporaines ? Tout concourt, de plus en plus, à nous démontrer qu'il fallait être presque Clotilde et Auguste Comte pour comprendre alors la situation où se sont trouvés les Fondateurs de la Religion de l'Humanité.

*Ce n'est pas pour toi, maman, qu'on a dit cela ! s'écria-t-elle. \**

Enfin qu'il y eût, après la mort de Clotilde, un échange de paroles aigres entre notre Maître, d'une part, et Mme. Marie et M. Maximilien Marie, d'autre part. Que, par ce motif, quelques jours après l'inhumation de Clotilde, \*\* M. Maximilien Marie envoya des témoins pour exiger que notre Maître retirât certaines expressions qu'il considérait comme blessantes. Mais que notre Maître répondit qu'il n'avait rien à retracter; que tout le monde savait que, dans de pareils moments, on disait plus qu'on ne voudrait. Il chargea M. Lenoir de s'entendre avec les témoins de M. Maximilien Marie, parmi lesquels se trouvait M. Aguiar d'Andrade qui avait été élève de M. Maximilien Marie et fut plus tard ministre en Portugal. On dressa un procès verbal, où tous, y compris M. Lenoir, donnèrent raison à la Famille Marie.

Mme. Ve Maximilien Marie supposait que la rupture de notre Maître avec M. Lenoir, en 1846, avait été motivée par l'approbation de celui-ci à la conduite de la Famille Marie. Mais M. le docteur Robinet m'a dit que, quoiqu'il ne se rappelât pas bien de ce qu'il avait entendu rapporter de cette affaire, il se souvenait qu'il y avait quelque chose concernant la fille de M. Lenoir.

Voilà, en résumé, les griefs de la Famille Marie à l'égard de notre Maître, qui m'ont été communiqués dans ma première entrevue avec Mme. V.<sup>e</sup> Maximilien Marie et M. Charles de Rouvre. Après me les avoir exposés, Mme. V.<sup>e</sup> Maximilien Marie et M. Charles de Rouvre m'ont fait voir que les relations que je désirais établir avec la Fa-

\* Cette phrase montre bien que la véhémence de la douleur de la vénérable Mère de Clotilde avait occasionné une cruelle méprise. Pour faire comprendre l'observation de notre Maître, il suffit de rappeler que l'auguste Malade se sentait trop fatiguée par les visites, comme on le voit dans sa correspondance avec notre Maître. A cette époque cependant son état ne faisait pas prévoir qu'Elle fût si près du tombeau ! Le Philosophe prit donc la résolution d'éviter les manifestations d'un intérêt dont il ne méconnaissait pas la tendresse, mais, qui, pour cela, n'était pas moins aveugle et ne devenait pas moins dangereux.

\*\* L'ensemble de ces circonstances fait supposer que notre Maître ne resta pas à la rue Payenne après la mort de son angélique Patronne. Mme. Ve Maximilien Marie ne put m'informer rien à cet égard, parce que, comme je le dis plus loin, on ne la laissait pas demeurer longtemps auprès de sa belle-sœur. Mais elle n'a pas vu notre Maître au convoi, qu'elle suivit jusqu'au cimetière Père Lachaise.

mille Marie serait impossibles, si nous persistions à attribuer une telle rupture à l'amour-propre blessé de M. Maximilien Marie.

Ces faits ne m'ont pas été communiqués dans un récit suivi; il s'agit d'une véritable conversation, au cours de laquelle j'ai présenté, avec les égards exigés par la délicatesse du sujet, les réflexions qui m'ont paru indispensables pour expliquer la conduite de notre Maître. J'ignorais complètement des événements si douloureux, et je ne saurais jamais décrire les poignantes émotions qui me dominaient en les entendant raconter avec les accents d'un souvenir plein d'amertumes. J'ai prié donc, dès le début, qu'il me fût permis d'oser parler comme si j'étais réellement un fils de Clotilde; puisque je me sentais capable, de même que tous les positivistes brésiliens, de faire, pour sa mémoire et pour sa Famille, ce qu'un fils dévoué aurait fait. J'ai dit qu'il était facile de comprendre que, dans ces moments d'anxiété générale, tous les esprits se trouvaient dans une douloureuse exaltation. Et que, dès que tous ne voyaient pas la situation sous le même jour, il était inévitable qu'il survint de cruels froissements. Que je n'avais pas la moindre hésitation à reconnaître, d'après ce que je venais d'entendre, la sincérité de la Famille Marie et la noblesse de ses mobiles dans sa rupture avec notre Maître. Mais que cela n'empêchait pas qu'on eût pu se tromper dans des moments si difficiles.

Mme. Ve Maximilien Marie et M. Charles de Rouvre me demandèrent alors pourquoi je n'admettais pas que ce fut Auguste Comte qui se trouvât en erreur, vu son état passionné.

À cela je répondis en rappelant la demande que j'avais faite de m'être permis d'oser parler comme si j'étais un fils dévoué de Clotilde. Mais que je n'avais de pareils sentiments que parce que j'étais positiviste. Sans le Positivisme, je n'aurais pu ni connaître Clotilde, ni apprécier les bienfaits que nous lui devons et qui nous la faisaient envisager comme notre Mère Spirituelle. Qu'étant positiviste, je ne saurais jamais me mettre au dessus des jugements d'Auguste Comte, en appréciant ses sentiments, ses pensées, et ses actes, autrement que lui. Mais que cela ne m'empêchait pas de reconnaître, d'après ce que je venais d'entendre, comme

je venais de le dire, la sincérité de la Famille Marie et la noblesse de ses mobiles dans sa rupture avec notre Maître. Que je supposais d'ailleurs qu'il ne faudrait pas davantage pour qu'il nous fût permis de renouer, avec les descendants de la Famille Marie, les nobles relations qui avaient jadis existé entre elle et notre Maître. J'ai rappelé, à ce sujet, à M. Charles de Rouvre, qu'il ne pouvait exister entre nous des dissentiments plus profonds que ceux qui séparent les catholiques des musulmans. Et pourtant, la chevalerie avait montré que ces divergences n'empêchaient pas de dignes rapports sympathiques. Ces antécédents faisaient bien voir que, dans notre cas, il suffisait d'une conviction réciproque de notre mutuelle loyauté dans l'appréciation des mobiles de sa Famille et de notre Maître.

Quant à attribuer la mort de Clotilde à l'intervention médicale, je dis que c'était aussi l'opinion de notre Maître, comme on le voyait dans une de ses lettres à Mme. Brazileira. \* Que je me rappelais que Clotilde s'était d'abord trouvée très bien avec le Docteur Pinel; et que, plus tard, s'étant convaincue que les médicaments conseillés par celui-ci lui avaient été nuisibles, notre Maître fut de son avis. Que jamais une femme n'avait été aimée comme Clotilde le fut par notre Maître; que personne n'aimait Clotilde plus que lui; que l'on ne pouvait douter de la noblesse et de la sincérité de son amour.

À ce propos Mme. Marie me dit que M. Maximilien Marie n'avait jamais cru à l'amour d'Auguste Comte pour Clotilde. Qu'il ne vit dans la conduite de notre Maître qu'un immense orgueil et un amour vulgaire. Quant au capitaine Marie, il se laissa d'abord toucher par la douleur de notre Maître; mais qu'il partagea finalement l'opinion de sa Famille.

\* Voici le texte auquel je faisais allusion:

« Votre invocation d'une angélique victime à l'appui d'un dangereux conseil, est d'autant plus aveugle que ma Béatrice succomba, non à sa maladie, mais sous ses deux médecins: il est vrai qu'ils ne figuraient point parmi les premiers, c'est-à-dire les plus riches, qui sont précisément ceux que je méprise le plus, tant intellectuellement que moralement. »

Clotilde retourna au docteur Chereb vingt-cinq jours avant de mourir; mais Elle reçut aussi les soins du médecin qui habitait sa maison. C'est donc peut-être à ceux-ci que notre Maître fait allusion. On voit néanmoins, par la correspondance aérée, que Clotilde et notre Maître n'étaient pas, en dernier lieu, satisfaits du traitement du docteur Pinel-Grandchamp.

J'ai fait alors remarquer que ce qu'on nommait orgueil chez Auguste Comte n'était que la conscience, d'ailleurs très modeste, de sa valeur propre, comme l'avaient eu les plus grands hommes. J'ai invoqué, comme exemples à cet égard, Descartes et Saint Paul, en ajoutant que, quelle que fût l'opinion sur un pareil orgueil, cela n'empêchait pas que Saint Paul ne devint un des plus grands saints, même pour les catholiques.

Mme. V<sup>e</sup> Maximilien Marie et M. Charles de Rouvre ont eu la bienveillance d'accepter ces explications, et de me permettre de rendre public ce qui venait de se passer dans cette, pour moi, inestimable entrevue. M. Charles de Rouvre a cru devoir ajouter de nouveau que, en désirant une telle publicité, il n'entendait nullement faire supposer que nous approuvions les motifs par lesquels sa Famille avait jugé devoir rompre ses relations avec notre Maître.

M. de Rouvre me rapporta à ce propos, que, pendant sa dernière maladie, notre Maître chargea un de ses disciples de demander une entrevue à M. Maximilien Marie et que celui-ci la lui refusa. Mme. V<sup>e</sup> Maximilien Marie ne se rappelait pas quel fut ce disciple; mais elle a ajouté que, en faisant part de sa commission, ce disciple parla d'un legs de sa bibliothèque que notre Maître avait l'intention de faire au fils aîné de M. Maximilien Marie. Celui-ci ne voulut pas consentir au désir de notre Maître, pour écarter tout soupçon d'avoir cédé à un sentiment intéressé.

Au cours de la conversation j'ai tâché de faire ressortir l'opinion de notre Maître sur les qualités morales et mentales de M. Maximilien Marie. J'ai rappelé, à ce sujet, que notre Maître avait écarté les recherches mathématiques auxquelles M. Maximilien Marie avait voué son existence théorique; mais, que, pour justifier cette décision philosophique, il en avait fait l'objet d'un examen spécial dans sa *Synthèse Subjektive*, les classant parmi les meilleurs modes de représenter les solutions imaginaires. Et j'ai montré le contraste entre la gloire qui résultait d'un pareil jugement et l'outrecuidante appréciation de M. Bertrand.

Ce fut seulement alors que j'eus l'honneur d'offrir à Mme. V<sup>e</sup> Maximilien Marie quelques documents relatifs au développement du Positivisme au Brésil et qui mon-

traient bien le culte dont Clotilde est l'objet chez-nous. J'ai complété ces documents publics par quelques renseignements sur le culte domestique que, dans nos familles, entoure, de plus en plus, l'immaculée Inspiratrice de la Religion de l'Humanité. Et je lui ai annoncé que j'avais été aussi porteur d'un portrait à l'huile de Clotilde, peint par notre coreligionnaire M. Decio Vilares, d'après une esquisse maternelle dont Mme. V.<sup>e</sup> Maximilien Marie avait, en 1895, permis notre confrère M. Montenegro Cordeiro de faire une photographie.

Ensuite, j'ai soumis à Mme. V.<sup>e</sup> Maximilien Marie les vœux qui nous inspirait la mémoire de Clotilde, soit au sujet de sa sépulture, soit envers ses reliques et les renseignements sur sa vie, ainsi qu'à l'égard de la *Willetmine*. Mme. V.<sup>e</sup> Maximilien Marie daigna m'écouter avec une touchante bienveillance dont je n'ai connu toute la noble portée que dans les deux autres entrevues qu'elle m'accorda dans la suite.

Dès notre première entrevue, Mme. V.<sup>e</sup> Maximilien Marie me donna d'inestimables renseignements biographiques sur Clotilde, que je n'aurais jamais pu obtenir sans sa bonté et sans lesquels je n'aurais pas parvenu à découvrir d'autres dans les archives publiques. C'est ainsi seulement que j'ai pu fixer le siège de la *Passion* de notre Mère Spirituelle et que j'ai réussi à me mettre sur la voie qui me permit de trouver les documents relatifs à sa malheureuse vie conjugale. Grâce à ce généreux appui, j'ai pu donc reconstituer, dans toutes ses circonstances essentielles, la vie de Clotilde antérieure à ses relations avec notre Maître, et qui est presque inconnue du public. C'est ainsi seulement que j'ai pu connaître également les saints détails que nous font mieux comprendre l'incomparable douleur de ses derniers jours.

Ces renseignements biographiques ont été complétés dans les deux autres entretiens; je me bornerai ici à ceux qui se rapportent à la rupture des relations de la Famille Marie avec notre Maître, en réservant les autres pour le *Rapport de mon voyage*. \*

Les relations de notre Maître avec la Famille Marie commencèrent quelque temps après le mariage de M. Maximilien Marie, le 20 janvier 1844. Celui-ci, qui de-

\* Ce *Rapport* est sous presse; mais les faibles ressources de notre typographie retarderont encore sa publication.

meurait auparavant seul avec Clotilde, rue Louis Philippe, vint alors s'installer, avec ses parents, dans une partie de l'ancien hôtel Lamoignon, rue Pavée 24. La Famille Marie y occupa l'appartement du premier étage au dessus de l'entresol, situé au fond et au coin droit de la cour, en rentrant. Touché de l'isolement de notre Maître et que celui-ci déplorait profondément, M. Maximilien Marie l'invita à venir dans sa famille. Ce fut là, à l'occasion d'une de ses visites, que notre Maître connut, par un heureux hasard, son immaculée Inspiratrice, en Octobre 1844.

Clotilde avait accompagné, à la rue Pavée, son frère, avec lequel elle s'était trouvée très bien pendant leur séjour à la rue Louis Philippe. Mais la nouvelle habitation en commun cessant de lui convenir, quelque temps après le mariage de M. Maximilien Marie, on prit pour elle, un appartement à la rue Payenne n. 5, tout près de celui où étaient ses parents, chez lesquels elle continua à prendre ses repas. C'était un troisième étage mansardeux avec deux fenêtres de façade, donnant accès à un balcon sur la rue. Cette maison existe encore; mais, malgré tous mes efforts, il m'a été impossible de visiter l'appartement sacré, et, encore moins, de lever son plan, le locataire actuel s'y étant opposé absolument. Les précieux renseignements de Mme. V.<sup>e</sup> Maximilien Marie me permettent cependant de préciser, jusqu'à un certain point, l'humble siège glorifié par la *Passion* de l'angélique Inspiratrice de notre Foi.

Le saint appartement se composait d'un petit salon, correspondant aux deux fenêtres de la façade, deux chambres qui lui étaient contiguës, en arrière, plus deux ou trois autres pièces moindres, y compris la cuisine. On arrivait au petit salon par la chambre où aboutissait le couloir de la maison, qui est du côté le plus rapproché de la rue Pavée. Du salon, on passait à la seconde chambre, qui se trouvait en communication avec les autres pièces. C'est là que Clotilde avait sa chambre à coucher; c'est là où Elle passa ses derniers jours, et où Elle est morte. Elle avait déjà pris cet appartement quand notre Maître la connut, et Elle y resta jusqu'à sa mort, le 5 Avril 1846, sauf une villégiature de trois mois à Passy, tout près du bois de Boulogne, pendant l'automne de 1845.

J'ai montré, dans la brochure ci-dessus mentionnée, quelles furent les relations de la Famille Marie avec notre Maître jusqu'à la quinzaine finale de Clotilde. Malgré des susceptibilités en éveil, elles se maintenaient parfaitement amicales. Ce caractère changea malheureusement pendant la semaine extrême; mais la rupture ne se consumma qu'après la mort de la sainte Dame.

Je n'ai pu connaître d'une manière précise les motifs qu'empêchèrent Mme. Marie, la vénérable Mère de Clotilde, de recueillir le dernier soupir de sa fille. J'ai pu savoir seulement, en termes généraux, qu'on avait imputé une *conduite cruelle* à notre Maître dans cette circonstance, et que ce fait devint un des plus amers griefs de Mme. Marie à son égard. \*

La Famille Marie n'attendait pas si tôt la fatale issue: Mme. V.<sup>e</sup> Maximilien Marie m'assura que jamais elle n'entendit dire que sa belle-sœur fût morte phytisque. Le docteur Cherest disait qu'elle mourait parce que ses entrailles se trouvaient entièrement abimées. J'ai fait remarquer que pourtant personne ne peut se tromper à cet égard en lisant la correspondance sacrée. \*\*

Mme. Maximilien Marie était venue dans la matinée du 5 Avril voir sa belle-sœur; et, en l'embrassant au moment de sortir, celle-ci lui dit: — *Je sens que je vais mourir! Faites avec ma robe blanche que je portais le jour du baptême de mon filleul une robe pour lui...* Puis

\* Quels qu'aient été ces douloureux événements, l'ensemble de la vie de notre Maître démontre d'avance qu'une fatale méprise sur leur interprétation a pu seule permettre de lui attribuer la moindre dureté. Tout le monde comprendra spontanément la douleur de la vénérable Mère de Clotilde à ce terrible moment. Comme celle-ci le disait à notre Maître, un mois avant d'expirer: « elle avait toujours ce cœur qui n'avait pas battu un seul instant pour elle dans la vie. » Mais la souffrance de notre Maître n'a pas été moindre, comme on le voit par ce passage de sa lettre du 6 Mai 1846, à Stuart Mill:

« Il m'a fallu toute la puissance de mes convictions philosophiques contre le suicide, fortifié du sentiment fondamental de la haute mission sociale qui me reste à remplir, pour survivre sans hésitation à une telle catastrophe. »

Onze ans d'un culte sans exemple ne permettent désormais aucun doute sur la profonde sincérité et la noblesse de cet incomparable aveu.

\*\* Cette même correspondance nous montre aussi que la Famille Marie ne se rendait par un compte exact de la maladie de Clotilde. Mme. Marie semble seule l'avoir aperçue: « Elle sait beaucoup mieux que les autres que ma poitrine demande des soins, et elle avait toujours voulu amener son médecin à me traiter pour cela. » — disait Clotilde à notre Maître, en parlant de sa Mère, dans sa lettre du 2 mars 1846.

Elle ajouta: *Mais il est mieux que ce soit ainsi!... Qui sait ce qui arriverait entre M. Comte et ma famille si je vivais!...* Vu l'état de la santé de Mme. Maximilien Marie, on ne la laissait rester longtemps chez Clotilde, pour lui épargner des émotions qui pourraient avoir de contre-coups dangereux. Elle se sépara de sa belle-sœur sans soupçonner que c'était son dernier adieu qu'elle venait de lui faire. Quelques heures après, la mort de Clotilde la frappait avec une surprise cruelle.

Mme. Marie ne laissait plus l'appartement de la rue Payenne depuis quelque temps; mais elle se retirait généralement de la chambre de Clotilde, lorsque notre Maître y arrivait. Quand la visite de celui-ci se prolongeait, elle faisait le capitaine Marie l'appeler. Voilà tout ce que j'ai pu savoir de précis, au sujet des derniers moments de notre sainte Mère Spirituelle.

Le corps de Clotilde a été embaumé. Mme. Marie ne pouvant se résigner à l'idée de voir ces restes chéris entrer dans une affreuse décomposition. Elle fut ensuite revêtue d'une robe blanche et placée dans un cercueil en plomb, celui-ci étant enfermé dans deux autres en chêne. On n'épargna rien pour que l'enterrement fût fait avec une digne pompe. \*

J'ai appris également que M. Maximilien Marie avait supposé que notre Maître allait raconter ses relations avec sa sœur bien autrement qu'elles n'avaient été. Mais les événements postérieurs ont déjà démontré qu'il s'était trompé sur ce point.

Mais, outre ces inestimables renseignements sur la vie de notre Mère Spirituelle, Mme. V.<sup>e</sup> Maximilien Marie a bien voulu m'accorder des preuves plus touchantes de sa bonté et de son honorable confiance dans la noblesse de mes sentiments. Dans ma seconde entrevue, elle m'a fait l'honneur de me présenter à sa belle-fille Mme. V.<sup>e</sup> Léon Marie (la Veuve de M. Léon Marie, le filleul de notre Maître qui est mort au Tonkin), à sa petite fille, Mlle. de Rouvre et à sa nièce Mlle. Léon Marie (la fille de M. Léon Marie le plus jeune frère de Clotilde.) M. Charles de Rouvre a daigné me présenter, à la même occasion, à Mme. de Rouvre, qui s'y trouvait avec sa fille,

\* Le transport du saint corps eût lieu le 7 Avril, et il fut présenté à l'Église Saint Denis du Saint Sacrement, où j'ai retrouvé l'acte de déposition.

une charmante enfant de 15 mois. C'est alors aussi que, pour agréer à la pieuse demande que je lui avais adressée au sujet des reliques quelconques de Clotilde, Mme. V.<sup>e</sup> Maximilien Marie m'a fait cadeau de saints souvenirs provenant directement de l'Inspiratrice de notre Foi, et dont le prix ne saurait être dignement apprécié que par les plus tendres affections filiales.

En me donnant ces objets sacrés Mme. V.<sup>e</sup> Maximilien Marie ajouta que ce n'était pas au *positiviste* mais à l'homme qu'elle en faisait cadeau, vu l'attachement que je montrais envers la mémoire de Clotilde. Mais je lui ai prié de ne pas faire, à mon égard, une telle distinction; car, chez moi, comme chez les positifs brésiliens, une telle séparation était vraiment impraticable. Que je n'acceptais pas des reliques aussi saintes pour moi personnellement et que je les remettrais à notre Directeur pour qu'elles fussent placées sur l'autel de l'Humanité.

Dans ce second entretien, j'eus l'occasion de caractériser mieux notre attitude envers les Fondateurs de notre Religion et de présenter quelques réflexions sur l'amour de notre Maître pour son immaculée Inspiratrice. Je fis voir que, quelque grand que fut le respect qu'un catholique eût envers les vertus et le savoir de ses parents, il admettait, en général, une sainteté et un génie plus grands chez quelques natures plus élevées. Il était difficile qu'un catholique supposât ses ancêtres les pareils de St. Paul, de Saint Augustin, de Saint Ambroise, de Saint Bernard, de Saint Grégoire, etc., des grands saints du catholicisme, en un mot. Que, d'un autre côté, il était bien rare qu'on supposât, chez les siens, l'intelligence d'un Thales, d'un Aristote, d'un Descartes, etc. En tout cas, les catholiques reconnaissaient des êtres supérieurs à leurs parents. Tandis que, pour nous, il n'y avait aucun être au dessus d'Auguste Comte, ci ce n'est l'Humanité dont il est l'Interprète Suprême, et Clotilde qui constitue la meilleure représentation de l'Humanité. Auguste Comte méritait donc de notre part le respect que les catholiques vouaient au Christ, tandis que Clotilde était pour nous ce que la Vierge était pour les catholiques, sauf le caractère divin du Rédempteur dans le monothéisme occidental.

En poursuivant dans cet ordre d'idées, j'ai exprimé

la conviction que M. Maximilien Marie s'était trompé sur notre Maître parce qu'il avait jugé sa passion comme un amour vulgaire. Tandis qu'une telle passion avait été un fait unique, sans antécédents réellement comparables et ne comportant pas de reproduction vraiment équivalente. Qu'on rapprochait ordinairement cet amour de celui de Dante envers Béatrice et de Pétrarque à l'égard de Laure. Mais les deux cas n'étaient pas exactement identiques. Dante avait aimé Béatrice dans son enfance; et cet amour s'était développé après la mort de celle-ci, qui avait vécu dans des relations normales avec son mari. Laure aussi était une dame mariée qui vivait irréprochablement avec son époux et qui n'avait pas partagé l'amour de son adorateur. Dante et Pétrarque avaient d'ailleurs la foi catholique qui traçait les suprêmes règles morales auxquelles ils avaient obéi.

La situation d'Auguste Comte était toute autre. La morale scientifique n'existait pas et la morale catholique ne pouvait être intégralement acceptée par lui. Clotilde était une dame qui se trouvait réellement libre des liens conjugaux à cause du crime de son mari; tel était et tel est encore aujourd'hui le point de vue des esprits émancipés des croyances théologiques. Notre Maître, d'après le même point de vue, était, lui aussi, libre moralement des mêmes liens, à cause de l'indigne conduite de la femme à laquelle il avait eu la téméraire générosité de donner son nom. Dans ces conditions, il commença pour aimer Clotilde avec les aspirations des grandes passions masculines, suivant l'appréciation qui avait prévalu jusqu'à lui, chez les âmes d'élite, au sujet de l'amour conjugal. Mais ce qui prouve son incomparable supériorité c'est que, la sublime élévation morale de Clotilde lui imposant l'épuration continue de sa passion, il avait suivi sa noble Inspiratrice dans son idéal et avait fondé la conception scientifique du mariage en le systématisant. J'ai même présenté quelques indications sur la doctrine positive au sujet de la hiérarchie des sexes, en faisant ressortir la supériorité sociale et morale de la Femme à l'égard de l'homme, ainsi que sur l'institution du mariage positiviste, le veuvage éternel, l'absence des dots et des héritages féminins, etc.

J'ajouterai enfin que, dans le courant de la conver-

sation, je fus amené à donner des renseignements sur le nombre des positivistes et des catholiques au Brésil. Il y en a beaucoup de *sympathiques*, ai-je dit, quant aux positivistes, rien de plus facile que de rencontrer, dans la classe lettrée, des personnes plus au moins modifiées par le Positivisme. Mais il y a très peu de positivistes systématiquement affiliés à notre Eglise; leur nombre ne s'élève pas à cinquante peut-être. Quant aux catholiques, continuai-je, tout le monde y est nominale-ment catholique; mais le Catholicisme s'y trouve réduit au culte, et le clergé ne possède aucune force poli-tique.

Quant à *Willetmine*, Mme. V<sup>e</sup> Maximilien Marie et son digne petit-fils M. Charles de Rouvre m'ont communiqué, dans cette seconde entrevue, que la Famille Marie avait l'intention de la publier dans deux ans, en la faisant précéder d'une biographie de Clotilde par M. Charles de Rouvre. Et je suis convaincu que, pendant ce temps, se seront dissipés tous les scrupules sur la convenance d'une publication intégrale de ce saint manuscrit. J'ai fait observer que la vie de Clotilde est maintenant assez connue dans ses plus délicates cir-constances pour que l'on puisse se méprendre sur cette noble tentative.

Ce fut dans ma troisième entrevue, le dernier jour que j'ai passé à Paris, que j'eus l'honneur de remettre le portrait de Clotilde peint par notre coreligionnaire M. Decio Vilares. Dans une dédicace placée à la partie inférieure de la bordure, je rappelai notre reconnaissance envers la Famille Marie et nos vœux à l'égard du renouement, envers la mémoire de notre Père Suprême, des nobles affections qui ont jadis existé entre la Famille Marie et lui.

Dans cette entrevue, Mme. Marie a daigné me dire que M. Maximilien Marie aurait aimé faire ma connais-sance, qu'il m'aurait accordé son amitié, mais qu'elle doutait qu'il eût modifié son opinion à l'égard de notre Maître. Je lui ai répondu que je ne croyais pas à la persistance de ces dispositions, si M. Maximilien Marie eût eu le temps de contempler le culte que l'influence de notre Maître avait déterminé chez nous envers Clo-tilde. M. Maximilien Marie avait jugé Auguste Comte par les apparences et d'après les règles morales établies

pour les cas généraux. Tous ceux qui se trouvaient en rapport avec la Famille Marie n'avaient fait que le confirmer dans ce jugement. Cette opinion une fois arrêtée dans son esprit, elle n'aurait pu changer à moins que l'ascendant social du Positivisme n'eût pas rendu évi-dente la grandeur morale d'Auguste Comte, de façon à dissiper un doute quelconque à cet égard. Or, cela n'é-tait pas encore malheureusement arrivé en France; et au Brésil, de même que chez les autres peuples de l'Oc-cident, une telle vérité commençait à peine à prendre un caractère décisif.

J'ai eu enfin le bonheur de quitter l'incomparable Métropole en emportant dans mon cœur une douce image de la sainte tombe où git l'immaculée Inspiratrice de notre Religion. Une restauration devenant indispen-sable, la Famille Marie vient de la faire faire et, d'après la pieuse demande que je lui ai adressée, par l'entremise de M. Charles de Rouvre, elle a bien voulu confier à ma tendresse filiale les précieux fragments de l'an-cienne grille au pied de laquelle notre Maître pria pen-dant onze ans. \* Nous avons dû uniquement regretter que la douloureuse situation d'où la bonté de Mme. V<sup>e</sup> Maximilien Marie nous avait retiré ait empêché notre filial concours dans cette œuvre sacrée. Mais l'amertume d'un pareil souvenir est compensée par la considéra-tion du respectable scrupule qui s'est opposé seul à ce que nos vœux à cet égard fussent agréés.

Ces indications me semblent suffisantes pour don-ner une idée des bontés dont Mme. V<sup>e</sup> Maximilien Marie a bien voulu m'honorer, et qui nous la rendent bien chère aujourd'hui autrement que par les liens de famille qui la rattachent à notre Mère Spirituelle. Je ne saurais jamais lui témoigner assez dignement notre éter-nelle reconnaissance par ce bienveillant accueil accordé à un étranger qui n'avait d'autre titre à son attention que son amour éprouvé pour Clotilde. Je lui dois un bonheur qui, pendant de longues années, m'a semblé un rêve utopique. Aussi la certitude que sa noble sensibi-

\* Cette grille se trouve à présent dans le chœur du Temple de l'Hu-manité de Rio de Janeiro.

lité de femme et de mère lui a permis de pénétrer la nature de nos sentiments, à travers l'imperfection de mon langage, me rassure seule contre tout soupçon d'ingratitude ou de légèreté de ma part.

Il ne me reste, donc, que le doux devoir de prier, encore une fois, Mme. Ve Maximilien Marie de daigner être l'interprète de notre reconnaissance auprès de sa respectable Famille et spécialement de son digne petit-fils, M. Charles de Rouvre. Car nous n'ignorons pas et n'oublierons jamais que, sans leur sympathique concours, nous n'aurions rien obtenu. Qu'il me soit permis de lui renouveler ici l'hommage de notre éternel dévouement: nous souhaitons que la Famille Marie daigne compter pour tout sur les positivistes brésiliens, comme sur de vrais enfants de Clotilde.

R. TEIXEIRA MENDES.

(42, rue Benjamin Constant.)

Né, le 5 Janvier 1855, à Caxias (Maranhão)

Rio, le 19 Saint Paul 110, Heloise (8 Juin 1898).



